

La sphère publique à l'ère de l'hyperpolitique

mercredi 7 janvier 2026, par [BORGES Daniel](#)

Les plateformes numériques et l'hypercommunication ont trahi la promesse originelle d'Internet : celle d'un espace voué au débat public. Dans cette distorsion, l'accroissement des libertés s'est accompagné d'un contrôle toujours plus strict. Daniel Borges analyse ces enjeux en s'appuyant sur les travaux de Jürgen Habermas et Nancy Fraser.

Sommaire

- [Dans l'essai](#)
- [Distorsion](#)

Sur Internet, où rien ne disparaît, les échanges se font de plus en plus éphémères. En quelques minutes, un tweet devient obsolète, une vidéo ne franchit pas le seuil algorithmique faute de likes, ou une fausse information se propage à des milliers d'utilisateurs. Ce nouveau paradigme communicationnel, d'une échelle inédite, alimente l'hyperpolitique dans sa dimension la plus toxique : une politique sans conséquences claires, noyée dans le brouillard numérique. Pourtant, il est aussi le moteur d'une transformation profonde de la sphère publique.

Pour le sociologue Jürgen Habermas, la sphère publique désigne, dans les sociétés modernes, l'espace où s'exerce la participation politique au moyen du débat et de la confrontation des idées. Cet espace, où circulent et s'affrontent les discours à travers divers médias et à différents niveaux, a connu une transformation structurelle marquée par deux processus : l'évolution des médias et celle des structures sociales en Occident.

Ces deux dynamiques – le premier avec l'avènement des médias de masse et le second avec la révolution industrielle – ont donné naissance au « modèle libéral de la sphère publique bourgeoise ». C'est dans ce cadre que les citoyens « privés » se réunissent pour discuter des affaires communes, formant ainsi des publics d'opinion et de consommation, principalement issus de la bourgeoisie et de la petite bourgeoisie. Bien que ces publics aient permis de créer une pluralité de discours, notamment via la presse, la radio ou la télévision, ils se caractérisaient la plupart du temps par l'inégalité dans leurs capacités d'accès.

C'est ce que rappelle Nancy Fraser dans *Repenser la sphère publique*, un essai dans lequel elle met en évidence non seulement l'exclusion des femmes d'une sphère publique dominée par les hommes, mais critique également l'idée erronée selon laquelle la sphère publique est ouverte à la participation de tous et toutes. En réalité, la transformation de la sphère publique en un ensemble de publics a toujours supposé l'exclusion d'une grande partie de la population.

C'est ce même paradigme que l'Internet en général, et les réseaux sociaux en particulier, viennent briser. Et bien que cette rupture soit, dans un premier temps, plus démocratique – un premier Internet où chaque personne qui y a accès devient à la fois émetteur et récepteur –, la

principale révolution causée par la massification de la production d'information est celle du chaos, désormais géré par l'algorithme.

Dans l'essaim

La promesse démocratique de l'Internet a donc été trahie. L'essaim numérique remplace les publics traditionnels, sans pour autant garantir ni démocratie ni accessibilité. Il exacerbe les individualités, atomise les collectifs, mais ne leur apporte ni démocratie ni accessibilité. Il approfondit les individualités et atomise les publics, et surtout il crée un volume de contenu si important qu'il noie une grande partie de ce contenu.

C'est dans ce contexte qu'émerge l'hyperpolitique. Selon Anton Jäger, la sphère publique s'est repolitisée et réenchantée sur un mode individualiste et éphémère, donnant naissance à une politique « basse » : faible coût, faible engagement, faible durée, faible valeur. Ce nouvel espace offre aux acteurs politiques une flexibilité inédite dans leurs positions, un accès direct aux outils de manipulation et une capacité accrue à attiser les guerres culturelles.

Tout d'abord, la rapidité des réseaux sociaux a créé le besoin de réactions courtes et immédiates. Cette réalité permet une plus grande flexibilité dans les positions politiques dans deux sens : d'une part, elle permet des réflexions plus superficielles et sans analyse approfondie des événements politiques concrets. Les responsables politiques, les analystes et les commentateurs échangent des textes d'analyse en 280 caractères sur Twitter, ce qui favorise l'apparition d'influenceurs politiques. D'autre part, cela facilite le changement de position politique. Ce qui est dit peut être facilement démenti, et l'intelligence artificielle remet toutes les positions en question. Les pitres d'extrême droite utilisent avec une efficacité particulière les changements de position, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur des réseaux.

Ensuite, les réseaux sociaux permettent une manipulation de masse sans précédent. L'omniprésence des réseaux sociaux signifie que leur contrôle a une portée infiniment plus grande que celle d'un journal, par exemple. Mais le fait que les réseaux sociaux soient entre les mains de grands magnats n'est pas une nouveauté. Les médias de masse l'ont toujours été. La nouveauté réside dans la manière dont l'algorithme segmente les publics et parvient à leur adresser une propagande spécifique en fonction de leurs comportements numériques, dans la manière dont il apprend, vend des données et décide de qui voit quoi et quand.

Ces deux transformations ont pour effet de pousser à l'instigation de guerres culturelles comme principal moteur de modification de l'hégémonie politique. Entre les mécanismes de stimulation de la dopamine propres aux applications et l'adrénaline artificielle du conflit dématérialisé, la sphère numérique favorise la haine et pas la solidarité. Les insultes, le racisme et les messages discriminatoires sur les réseaux sociaux ont augmenté de 16 % en 2024, selon une étude de Bodyguard, ce qui pave la voie vers une société enclavée.

Distorsion

La communication instantanée et plateformisée des réseaux sociaux est en train de devenir le principal moyen de communication de masse, tandis que la structure sociale change : la concentration des richesses s'accélère et les partenaires de l'oligarchie sont les propriétaires des réseaux sociaux.

La distorsion de la sphère publique pervertit la vision excessivement idéaliste de la sphère publique bourgeoise défendue par Habermas, mais elle constitue même un recul par rapport à la version critique présentée par Nancy Fraser. La poussée vers une démocratie dans la communication modelée sur mesure pour le marché a trahi sa principale ambition. Dans cette distorsion, une plus grande liberté s'est accompagnée d'un contrôle accru. Plus de participation, moins de pouvoir individuel. Plus d'information et moins de transparence. Il ne reste plus que des chambres d'écho et des milliers de bots, tandis que les structures traditionnelles de la sphère publique bourgeoise, les médias traditionnels, perdent en capacité face à la libre circulation de l'information et se soumettent de plus en plus aux intérêts de leurs bailleurs de fonds.

Daniel Borges

P.-S.

- Traduit pour ESSF par Pierre Vandevoorde avec l'aide de Deeplpro

Source - Rede anticapitalista, Anticapitalista #84 – Janvier 2026- 7 janvier 2025 :
<https://redeanticapitalista.net/esfera-publica-em-tempos-de-hiperpolitica/>